

Dans l'atelier de Hugo Bergeron

Anne-Marie Dubois

Numéro 104, hiver 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97755ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Esse

ISSN

0831-859X (imprimé)

1929-3577 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubois, A.-M. (2022). Dans l'atelier de Hugo Bergeron. *Esse arts + opinions*, (104), 76-79.

Dans l'atelier de

Hugo Bergeron

Anne-Marie Dubois



Photos :
Hugo Bergeron

Montréal—Baie-Johan-Beetz. 1185 kilomètres.
13 heures 36 minutes pas de trafic.

Mon bureau dans mon appartement du quartier Villieray. Ton atelier de la rue Tanguay à BJB (c'est comme ça que vous l'appellez, entre vous et d'un air entendu, votre petit hameau de 85 âmes, non?). Deux mondes. Peut-être que chez toi, je n'aurais pas besoin de mes bouchons d'oreilles pour parvenir à me concentrer en ce moment, coupée du vacarme lancinant de la ville qui bourdonne? Et peut-être que chez moi, toi, debout près de tes pots de peinture scellés et de tes toiles blanches, tu n'aurais pas à mettre ta musique aussi fort, à narguer à coup de décibels le silence qui accompagne ton quotidien? Je nous connais. Du moins un peu, je pense. Si je soupire devant mon clavier, agacée par les craquements incessants du plafond sous les pas de ma voisine, c'est que je ne veux pas dépasser le *deadline* pour la remise de ce texte. Et je sais aussi que si

tu ne cesses de t'égosiller et que tu replaces tes lunettes sur ton nez pour la millième fois, c'est que l'inspiration ne viendra peut-être pas avant que tu ne doives partir planter ton ail ou commencer ton *shift* à la coopérative du village. As-tu eu le temps de rénover ta *shed* pour y mettre ton bois de chauffage, finalement? L'hiver s'en vient vite, et vous l'espérez froid, vous autres, à BJB. « Il faut que les lacs et les rivières gèlent, que la neige s'accumule pour que les gens circulent... vers le nord! »

Je procrastine.

Je regarde ton tableau que j'ai à la maison; *Crépuscule entre chien et loup* (2009). Un paysage où j'ai encore du plaisir à me perdre, louvoyant entre des sinuosités irisées impossibles et un chaos de structures savamment architecturées. J'ai toujours trouvé cette toile fascinante, comme si tu avais su y injecter toute la beauté et les contradictions de notre société schizophrène, comme ça, sans jugement



ni prétention aucuns. Malgré l'éclectisme et la réplétion des éléments en tension qui s'y rencontrent, j'ai toujours vu dans cette toile l'essentiel de ta pratique, à savoir une réflexion sincère autour des inflexions spatiales et sémantiques de la peinture, mais plus encore, sur le mouvement et la précarité du monde qui nous entoure.

Tu te demandais récemment quelle pouvait bien être ta contribution à ce monde. S'il ne valait pas mieux planter des arbres plutôt que de peindre. Je ne sais pas. La planète a besoin d'arbres, mais l'humanité a tellement besoin de beauté. Et puis, me suis-je dit, ta peinture n'a-t-elle pas toujours été ça, une espèce d'hommage aux liens indéfectibles entre l'humain et la Terre, entre l'humain et le territoire? C'est peut-être pour ça que tu as troqué l'immensité relative de ton atelier du Pôle de Gaspé pour cet atelier pas plus grand qu'un placard dans ta vieille maison de la rue Tanguay. Le village, la communauté, la Minganie, la

vie en région éloignée – c'est ça, ton atelier, désormais, non? Être artiste, ici, ça veut aussi dire repartir le projet de culture serricole, devenir directeur général de la coop, travailler à temps partiel comme agent de développement ou encore construire progressivement et sur mesure un futur atelier-résidence d'artistes, renchéris-tu. C'est la création elle-même qui prend une autre forme. « Ce n'est pas toujours l'art, le sujet : des fois, c'est des légumes, d'autres fois, c'est des palettes d'épicerie, de la rénovation ou encore des balades en forêt ou en mer, écouter les gens de la place. Tout ça contribue à alimenter mon nouveau bagage. »

Le *faire*, voilà peut-être le lieu de la création par excellence, alors? L'atelier étant certainement un incubateur important, mais pas le seul. Quand tu me parles de cet « immense tableau » réalisé à BJB – le plus grand que tu aies créé à ce jour – et qu'en lieu et place des traits et des dégoûlinures de peinture sur une toile préparée, tu t'extasies devant l'amendement de la terre de ce nouveau jardin près de la coop et l'alignement de ses sillons durement bêchés prêts à accueillir les semis, je sourcille. Mais je comprends. Je comprends que c'est la nature tout entière qui se fait à la fois l'objet et le sujet de tes nouvelles lubies plastiques. Aux structures géométriques de la ville, tu as substitué l'espace ouvert, lumineux et sans artifice de la nature.

Je te demandais si ton regard sur le paysage avait changé depuis ton emménagement à BJB et, à la lumière de nos échanges, je m'aperçois que ce n'est pas ton regard qui a changé au contact de cette nature immersive, un regard



Hugo Bergeron

† *Crépuscule entre chien et loup*, 2009.

Photo : permission de l'artiste

toujours aussi aiguë et pénétrant. Non. J'ai l'impression que ce qui s'est transformé, c'est ton rapport au temps : je le lis partout dans le sous-texte de notre conversation épistolaire. Tu me parles des saisons et de la température qui influe sur ton corps, ton esprit. De tes recherches qui prennent la forme d'observations résilientes, puisque chaque instant de ce « spectacle inouï de la vie et de la mort contenu dans la nature » t'est aussitôt repris par ce temps qui file inlassablement en ne te laissant que des impressions furtives que ta mémoire peine à colliger. Tu évoques souvent l'idée de processus, les notions de lenteur, de recommencement, de cycle, de patience, d'évolution et aussi celle d'archive. L'apport récent de la photographie en amont de ta pratique picturale s'explique donc ; tes vagabondages ont leur chaperon, soucieux de documenter ces évanescences. « C'est un nouveau paramètre, un nouvel outil de recherche, une approche dématérialisée, du moins numérique. J'entrepose des fichiers pour le moment. »

Une banque d'images, donc. Parce que la peinture, du moins celle que tu exerces, implique précisément l'accumulation, l'échantillonnage et la lente sédimentation du dicible et de l'indicible. Comme si les images – que tu aimes profondément contradictoires, hybrides et composites – venaient s'amonceler sur la planéité de tes toiles pour former d'étranges hétérotopies, des « espaces autres »

en dialogue avec l'espace et le paysage, mais extérieurs à ce dernier. C'est d'ailleurs un peu ce que je vois dans ce nouveau corpus, *Apprivoiser le territoire* (depuis 2019), issu de ton projet de recherche avec Parcs Canada et le Conseil des arts et des lettres du Québec. Une espèce de mise à distance du territoire pour mieux l'approprier et comprendre ce qui te lie à lui. « J'aborde l'idée de l'archipel pour sa composition, la vue aérienne d'îles, mais aussi pour la dimension critique de la montée des eaux, de la formation et du façonnage de ce territoire d'abord naturel, sublime, puis transformé par l'humain dans ses usages. »

L'agglomération de matière, la coulure et la tache comme des odes au paysage et à la marque indélébile que l'humain y laisse impunément. Et peut-être, aussi, comme la tentative 1000 fois répétée de représenter l'inreprésentable : le *réel*. De la surface plane à la main, à l'œil, au visible et à ce qui en constitue l'essence même, ce sont autant de transferts où rien ne se perd, rien ne se crée. Autant de détours pour n'arriver nulle part, mais être partout à la fois. « Je ne suis ni écrivain ni philosophe, finis-tu par dire. Simplement un piocheux de l'art, un artiste qui, à l'image du fermier, travaille sa surface et sa matière sans relâche, laissant des parcelles en jachère, planifiant ses cultures. »



